Les dossiers pédagogiques

l'éducateur

ICEM · FIMEM Pédagogie Freinet

CENTRE NATIONAL DE PÉDAGOGIE SPÉCIALE - (O.R.S.)
ÉDUCATIONNALE

59

UNE ADOLESCENTE NAIT A LA POÉSIE

par Pierre QUÉROMAIN

SUPPLÉMENT
au numéro 10
de juillet 1970

UNE ADOLESCENTE NAIT A LA POESIE

SYLVIE

par P. Quéromain

—o—

Sylvie est née en 1953. Ses premières années de C.E.G. furent marquées par une amitié exclusive avec une de ses camarades de classe, Josiane, qui exerça sur elle une grande influence. Josiane, très expansive, sensible, voire passionnée, dominait la tranquille Sylvie de ses élans, de ses confidences, de ses poèmes où leur amitié s'exprimait parfois.

L'année de 4e fut médiocre tant en Maths qu'en Français, et le redoublement de la classe s'avéra nécessaire. Nous pensions aussi, il faut le dire, soustraire Sylvie à l'influence trop envahissante de Josiane.

L'année de redoublement, arrachée à grand peine aux parents, fut marquée par un travail acharné et des progrès sensibles dans toutes les matières ; par un échange confiant aussi avec le professeur de Français.

« *Je vous ai fait confiance depuis ce jour où vous avez accepté de pratiquer cette méthode libre. Je ne regrette pas, au contraire, d'avoir agi ainsi. Maintenant cela me permet d'écrire beaucoup de choses dont je n'aurais jamais osé vous faire part avant...*

Si vous saviez ce que cela peut être bon d'avoir un professeur non comme autrefois, qui n'était là que pour le travail de ses élèves mais une personne qui, je crois, essaie de vous comprendre. »

Sylvie aime la nature, non par asservissement à des lieux communs ou par admiration de commande, mais parce qu'elle sait en goûter la beauté.

« *Je descendis paisiblement le chemin qui me mènerait au-delà du monde. Un sentier étroit où seuls deux êtres pouvaient passer... J'étais si loin de tout, pour être plus près d'une beauté bien pure et bien sauvage : la beauté comme je l'aimais.*

« *Je la laissai agir, et déjà mon âme se révélait heureuse. Quelque chose m'attira au bout de ce sentier ; je courus et me baissai afin de passer sous les arbustes qui se courbaient et formaient au-dessus de ma tête une tonnelle m'isolant de tout. Enfin je fus en ce lieu si longuement désiré. Un ruisseau coulait à mes pieds ; son eau vive et limpide se jetait plus loin contre des cailloux que recouvrait la mousse puis retombait en petite cascade pour se perdre à nouveau parmi l'herbe et les ronces. Je m'assis un instant afin d'effleurer l'eau de ma main et de suivre du regard une branche qui descendait le courant. Puis je me levai d'un bond et repris ma course tout près du cours d'eau que je traversai sur quel-*

ques pierres jetées au fond de son lit. Je fus libre de respirer le parfum qu'exhalait la nature, libre de rêver... et libre d'aimer.

« Je me baissai pour cueillir les longues marguerites, les premières je crois, doucement fléchis les jambes et me laissai tomber dans cette verdure où dansait la brise.

« Je me voulais heureuse, heureuse d'être une enfant et de pouvoir courir sans jamais me lasser... »

J'ai retrouvé Sylvie en classe de 3e. Toujours la même ; discrète, timide même, semblant écrire et s'exprimer assez difficilement.

« Parfois j'hésite à parler en classe... en moi s'installe une sorte de peur, comme si ce cœur qui bat si fort me traduisait par de brusques coups qui me font mal. « Attention! oui, fais bien attention! Regarde tous ces yeux ; tu émets un simple son et tous ces regards se posent sur toi. Et que feras-tu? Tu sais bien que tu vas fléchir et tomber ; alors...? »

« Je ne rougis pas parce que j'ai honte, mais j'ai honte de rougir... Mais que faire?... : écrire pour traduire mes pensées afin de ne plus parler, disparaître aux yeux des autres, et continuer à souffrir du ridicule? Non, ce n'est pas une solution. Je crois qu'il faut une forte volonté, se répéter à chaque instant : Allons courage! ne te laisse pas abattre ainsi, ne songe plus à de telles choses, ne crains plus leurs jugements. Laisse parler et vivre celle que tu pourrais être. »

Un de ses premiers textes, le 22 octobre 68, dénote un esprit d'observation minutieux, des possibilités de recul par rapport au spectacle quotidien.

« J'attendais patiemment le car ; j'avais dix minutes d'avance. De long en large je marchais ; et je m'asseyais. Je sentis près de moi une voix qui m'interpellait :

« — Vous avez l'heure?

— Mais bien sûr... moins cinq. »

Puis plus rien... plus rien que le bruit des moteurs qui filaient sur la route, déplaçant les feuilles qui jonchaient le sol.

J'observais sans savoir quoi j'observais. Etait-ce celle qui me demanda l'heure et dont je ne possédais plus qu'une vaporeuse image? Je dus sortir de ce doute : le car était là.

Je m'introduisis parmi les passagers sans prendre connaissance de ce nouveau décor qui m'apparut plus tard, bien triste.

Chose laide que ces gens assis en rang ; le parfum des femmes qui se hasardent à l'élégance s'entremêle à l'odeur qui règne en ces transports. Je regardais défiler le paysage que j'avais oublié durant un court instant ; ce moment suffit à me rappeler sa beauté.

Ces êtres bourdonnaient. Quelqu'un bougea près de moi ; c'est vrai, je ne me souvenais plus qu'une religieuse avait pris place à mes côtés. Son visage semblait jeune, passif, recueilli (dans la prière peut-être). Des voix me parvinrent, intellectuelles, artificielles, parlant de « Prof de Philosophie » — Mot bien grand —

Puis nous entrâmes dans Caen, ce Caen qui se bouscule...

J'aime les regarder vivre, derrière ma vitre. Et lorsque le car s'arrêtera je me mêlerai à eux ; mais je ne courrai pas, je ne m'affolerai pas ; je flânerai au cours des rues afin de les mieux voir se hâter ».

En même temps elle me donna une transposition poétique de ce thème — où la poésie est venue d'abord puisque « l'heure de toi » porte la date du 21 octobre 1968—.

« *L'HEURE DE TOI* »

Tu n'es pas encore là,
Et moi j'attends.
J'attends quoi?
Ah! oui, Toi.
Où étais-je donc,
Pour ne plus savoir qui j'attendais?
Mais voyons, j'attendais l'heure!
L'heure de qui?...
L'heure de Toi.
— « Vous avez l'heure?
— Mais bien sûr
...moins dix.
— ...Et tu n'es pas encore là.

« Il faut vous dire que j'ai écrit ce texte, ou plutôt je l'ai pensé, en attendant le car. Mais le thème n'est guère joli, ainsi que le mot lui-même, « le car ». Cela n'a aucune sonorité dans un poème, et j'ai cru bon de le remplacer par « Toi ». Ces lignes symboliseraient, un peu, cette attente pour quelqu'un dans la vie. Puis, le temps passe, on rencontre des gens (qui vous demandent l'heure), que l'on ne revoit plus. On converse avec soi-même, on songe à ce moment où l'on rencontrera celui que l'on attend, mais qui tarde à venir. »

Cette poésie fut bien accueillie par la classe. Elle nous amena à parler de la transposition du réel. En prolongement je proposai un passage des « Nourritures terrestres » d'André Gide : « Nathanaël, je te parlerai des attentes ».

Un autre texte, en prose, de la même époque, (14 octobre) s'intitulait : « L'enfant (Joie d'être tante) ». Elle y raconte une promenade avec une de ses petites nièces :

« L'hiver approche et pourtant les oiseaux sont heureux. « Ecoute leur chant, petite Asa ; maladroitement tu imites leur gazouillis. — Ce sont les oiseaux, te dis-je ; et tu répètes : « paseaux» . »

Lorsque la nuit tombe, doucement, le ciel se pare de couleurs si belles que je ne puis m'empêcher de te les montrer ; mais tu sembles en d'autres lieux! En tes rêves d'enfant peut-être!

Que peux-tu donc penser ? »

C'est après une de ses promenades avec sa petite nièce que Sylvie écrivit : « Automne de l'amour ».

Il a plu,
Et tes mains sont mouillées
Il a plu des larmes d'amour
Pour un cœur qui n'eût point pleuré.
Pleure! pleure..., mais pleure doucement,
Afin de ne pas éveiller celle qui repose à tes côtés.

Paisible lieu où règne la mort.
O, doux sommeil en cette terre où grouille le vide.
« J'aime, j'aime, mais ne peux te le dire au-delà
De cette pierre où mes lèvres se posent ; je la frôle, je la caresse, je la baise. Oh! Dieu que je l'aime.
Je ne te dirai assez combien je te regrette.
J'ai trop froid loin de toi ; je creuserai la terre de mes doigts,
Je sentirai enfin l'ardeur de toi-même
Je saisirai ton corps, je m'y confondrai ; nous ne serons que « toi »
Appelle-moi, ma douce ; je me sens exaucée, ne me quitte plus
Que se joignent nos mains et jouissons ensemble de ce doux repos.
Au cœur d'un cimetière, sur une tombe, étendu, les mains dans une terre compacte et humide, un corps désirait. »

Ce poème suscita à la fois de l'étonnement et du respect. Sylvie fut invitée à le relire. « Pourquoi ce sujet ? Comment peut-on écrire ainsi ? »

Sylvie répondit très simplement, comme s'il s'agissait d'évidences. : « Je me promenais avec ma petite nièce ; il avait plu, la terre était mouillée ; elle s'est mise à gratter le sol avec ses doigts... »

A la fin de la quinzaine, elle écrivait sur son « plan de travail », à propos de l'heure de « lecture des textes libres » : « J'attends, chaque semaine, cette heure, impatiente de connaître l'avis et les sentiments de mes camarades ». Je lui répondais : « J'ai bien aimé ton texte ; tu apportes à la classe une note de poésie et de fraîcheur dont elle a besoin. » Sylvie essaya d'autres thèmes avec beaucoup moins de bonheur : « Je n'arrive pas à écrire sur le Vietnam, etc... Je ne comprends pas assez ces sujets... » (note sur un « plan de travail »)

Le 9 novembre, je reçus un long texte en prose, en forme de lettre : « *Mon cher Bernard* ».

En voici quelques passages :

« *Tu es celui que j'espère et qui tarde tant à me rejoindre, celui qui doucement me répète des paroles pleines de rêve.*

Je me plais à imaginer la façon dont nous pourrions nous rencontrer... »

Elle décrit alors une partie de colin-maillard.

...La personne paraissait d'une taille assez grande, car je dus lever les bras afin de promener mes doigts parmi des cheveux qui n'étaient point ceux d'une fillette. Je sentais mes mains agiles et légères en cette nuque que je devinais alors. J'hésitais à bouger, surprise ; puis je retirai mes doigts, à la fois confuse et heureuse.

Tu ne peux t'imaginer commme je redoutais la vérité ; mais de ta main tu effleuras simplement mon visage d'une douce caresse.

J'étais heureuse, heureuse de cette douceur et de m'apercevoir que tu n'osas autre chose que cela.

J'ôtai le foulard puis nous rejoignîmes les autres si égoïstement oubliés. Nous passâmes presque sans jamais nous quitter le mois qui nous restait à savourer ensemble ; mois d'amitié, de douceur et de rêves ; nous jouissions encore d'être enfants.

Puis vint l'heure des adieux. Non, ce ne fut point comme dans les livres ; l'adieu plein de larmes ne fut pas pour nous. Nous nous quittâmes avec cette même douceur, cette même simplicité, sachant que bientôt nous revivrions des heures semblables. »

En prolongement : « A propos d'une série de textes de Marie-José, de Monique, de Nicole, de Jacques et de Sylvie », j'apportai « Adrienne », extrait des « Filles du Feu » de Gérard de Nerval.

Sylvie ! Adrienne ! ne sont-ce pas les mêmes jeunes filles avec les mêmes rêves d'adolescents.

Ainsi que Francis Carco dans son poème : « Mortefontaine »

« Comme aux beaux jours de l'aimable Sylvie,
Près des étangs se tenant par la main,
On voit tourner sous la paix des feuillages,
Telles qu'hier et telles que demain,
Les jeunes sœurs de ces fillettes sages
Qui sont, hélas ! mortes depuis longtemps
Sans qu'on ait oublié les visages
Ni les yeux purs ni les jeux innocents.

Sylvie éprouva ensuite le besoin d'analyser son goût pour la poésie et d'exprimer son bonheur d'écrire. Ce fut :

« *ETRE POETE* »

Je me souviens du jour où j'écrivis mon premier poème.

La plume à la main, je poussais du cœur les larmes que je ne pouvais garder, et qui pour moi contenaient toute une part de poésie. L'encre dansait, courait sans but précis ; elle tournait, ne pouvant déchiffrer le sentiment que mon âme expirait.

Oui, pour moi, et peut-être pour vous aussi, ce sont des paroles qui éclatent de tristesse, malgré leur chant au cœur des rimes.

La poésie, quelle est sa vraie définition ?

Liberté, amour, fuite ; qu'est-ce en vérité ?

Une gamme de lettres qui dégagent certains sons que l'on croit percevoir ?

La poésie n'est faite que de mystère.

Etre poète, ce n'est pas placer sur une page des mesures que la pensée décroche ; il ne suffit pas d'écouter chanter l'eau du ruisseau ;

il faut devenir lignes et être le poème.

On peut être poète de haine

et voir le vers s'élever, se tordre, se courber, et cracher la beauté.

On peut être poète d'amour

et voir la rime se couvrir d'espérance et clamer la douceur. »

Sur le même thème, j'eus quelque temps après, un autre poème qu'elle avait d'abord intitulé : « Lignes ».

« *Sentir une main agile et légère sur le papier rêche.*
Gratter les lignes de la pointe d'une plume.

Laisser glisser les lettres sur la feuille.
Attendre et poser avec passion le mot que l'on cherche.
Délaisser, un instant, sa pensée.
La tourner, la retourner, la modeler, la caresser
Pour enfin créer le vers.
La phrase s'assouplit, la plume l'effleure
La dépose afin de la mieux dessiner.
Savourer la volupté de connaître ;
Placer sur la feuille vierge
Le poème sonore et plein de charme.
Parcourir les lignes, les revivre, les goûter ;
Chanter la rime.
Sentir le regard s'accrocher, saisir...,
Fixer toute la sincérité.
Mais ne point bouleverser ce qui n'est que soi-même ;
Ne point voiler le sentiment... »

Sylvie lit-elle ? Quelles influences a-t-elle subies ? Elle lit assez peu ; trop peu à mon avis ; et je décevrai ceux qui voudraient chercher dans ses écrits quelque réminiscence ou quelque emprunt ; qu'ils daignent même lui pardonner certains « clichés »... qui ne le sont peut-être pas pour elle... Ses maladresses sont celles d'une élève de 3e, au savoir modeste... Mais je pense qu'il faut recevoir les œuvres des adolescents avec une certaine innocence (ce qui ne signifie pas complaisance) et accueillir simplement leur spontanéité et leur fraîcheur. Sylvie, 16 ans, élève de 3e, n'a ni reçu, ni acquis une « Culture Littéraire ». Elle a seulement glané au cours de ses lectures et de ses rencontres ; sa pensée et son style se forment et évoluent suivant les appels de son intelligence et de sa sensibilité, pour exprimer ce qu'elle est et ce qu'elle ressent, dans le seul souci de sa vérité propre, pour son accomplissement personnel.

J'ai trouvé dans son classeur quelques fiches de lecture : Claudine à l'Ecole dont elle a apprécié la poésie ; Jane Eyre ; et surtout « Symphonie pastorale », d'André Gide. « J'aime ce livre pour son écriture débordante de sentiments. J'aime l'embarras du Pasteur et son appel à Dieu lorsqu'il sent l'amour qu'il porte à Gertrude ; j'aime la poésie des paroles de la jeune aveugle. Habituellement je ne m'attache guère à un livre ; mais « La Symphonie Pastorale » je l'aurais voulu plus long afin de mieux savourer chaque sentiment avec plus de passion ». Elle lira aussi « Vipère au poing » d'Hervé Bazin. « J'ai approuvé les réactions du jeune homme ; elles m'ont paru très justes et, je dois dire, parfois très dures. » Pourtant, elle termine : « je l'ai trouvé plaisant à parcourir... » Sans plus !... Elle préfère la poésie ; et de nombreux poèmes, souvent soigneusement dactylographiés, figurent dans son classeur.

Elle a lu et relu un recueil d'André Chénier dont elle a copié ou même appris quelques extraits :

EXTRAIT DU N° 13 DES BUCOLIQUES DE A. CHÉNIER

O Jours de mon printemps, jours couronnés de roses,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose,
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête, bientôt vos fleurs seront fanées !
Hélas bientôt le flux des rapides années
vous aura loin de moi fait voler sans retour.

EXTRAIT DE LYDÉE DE A. CHÉNIER

Ami qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants,
Bel enfant aime moi. Mon cœur de mille amants
Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;
Mais toi seul, aime moi, j'ai besoin d'être aimée.

Ce sont aussi des poèmes d'Eluard...

JEUNESSE ENGENDRE LA JEUNESSE

Jeunesse force fraternelle
Le sang répète le printemps
L'aurore apparaît à tout âge
A tout âge s'ouvre la porte
Etincelante du courage
Comme un dialogue d'amoureux
Le cœur n'a qu'une seule bouche

Quelques autres : Odelette - H. de Régnier — Quelques poèmes de Hugo : Nos morts - Après la bataille (nous avions travaillé en classe sur le thème de la guerre).

Sans doute, aussi, a-t-elle lu ou parcouru les nombreux recueils mis à la disposition des élèves dans les casiers de la classe : Apollinaire, Rimbaud, Supervielle, Prévert, Bosquet, les Livres d'Or de la collection Marabout (Seghers), etc...

Son classeur s'illustre de quelques images romantiques... ou de dessins, accompagnés parfois de citations :

« Il faut avoir le temps de rêver » A. de Vigny.

Le temps? Il semble que Sylvie ait redouté de perdre ces biens précieux de l'enfance du cœur dont elle a su tellement profiter.

Elle écrivait en octobre :

Accepter le présent, mais pouvoir encore simplement saisir une frêle branche de mon enfance qui serait soutien de mon âme.

En février elle nous donnera son texte intitulé (après de difficiles débats en classe) : « La vie telle qu'elle peut paraître aux yeux d'une personne qui ne la comprend pas » ; texte que ses camarades décidèrent d'imprimer pour notre Journal scolaire.

LA VIE TELLE QU'ELLE PEUT PARAITRE AUX YEUX D'UNE PERSONNE QUI NE LA COMPREND PAS

Regardez bien la vie... et voyez comme je la trouve : notre vie est un théâtre, une mise en scène montée par tout l'être que nous formons. Dans cette œuvre intitulée « le théâtre de la vie » chacun joue un rôle ; à chacun on a collé une étiquette. Tenez... celui-là, c'est un président.

Les trois coups ont retenti, les comédiens montent sur les planches. L'avocat qui plaide emploie devant la cour des termes bien pesés, bien pensés ; mais sa vie ne lui suffit pas, il lui faut retracer celle de son client. Celui qui, dans sa propre existence, hésite ou chute, a songé un instant à être lui-même.

Mais qui donc peut le sortir de cet embarras ?

Cette personne-là. Oui, celle qui dans ce théâtre n'est que le souffleur, celle qui dans sa petite boîte qu'ils appellent l'Amitié ne fait que suivre la pièce et remettre l'homme dans la peau du personnage qui ne lui appartient point.

L'homme redoute d'être lui-même ; il ne peut se permettre de trébucher devant la société, cette société qui capte la moindre parole, la moindre expression d'un visage qui ne fait plus partie de la pièce.

L'homme s'exerce, il apprend à « devenir », à « être ». Aussi dit-on : « Ah! lui c'est quelqu'un! »

Oui, c'est quelqu'un ; mais pourquoi? Parce que lui, il a un titre, une étiquette plus grosse que les autres ; lui, il tient le rôle principal.

Mais vous savez, l'œuvre ne comprend pas que de mauvais actes ; elle est parfois bien plaisante à jouer.

Tenez, moi j'ai aimé la première partie, celle où ils n'étaient encore qu'enfants. Vous voyez ?...

Puis ce furent ce que nous avons appelé « les grands poèmes » car ils se distinguèrent par leur ampleur — par leur qualité aussi peut-être — des productions habituelles de notre classe.

D'abord « Le naufragé » où elle évoque sous la forme de trois personnages les divers aspects d'une vie.

LE NAUFRAGÉ

I

J'aurais voulu sentir la passion de la mer,
L'homme taillé dans la nature,
qui s'agrippe au bateau dans le bruit des tempêtes.

J'aurais aimé découvrir un visage éclatant
de souffrance, un visage que la vague a rongé comme
elle creuse la falaise.

J'aurais voulu connaître la voix du vent
qui hurle et frappe la coque du navire.

J'aurais tant voulu entendre le cri de la liberté ;
sous la houle du ciel
sous l'aile de la mouette.
Et tout cela, je l'ai vu dans l'eau d'un port où baigne le gaz-oil.
Doux port où j'avais échoué!
Après avoir vogué durant de longs jours, et s'être perdue,
ma vie amarra dans la main d'un marin, où domine
l'odeur du poisson.

J'ai vu l'homme aussi rude que le rocher, parler de la mer
comme d'une femme.
Toutes ses paroles se tordaient et glissaient comme des algues ;
j'étais sous une pluie d'étoiles qui mouillèrent mes voiles.
C'est beau d'être marin lorsque l'on peut aimer.

II

Je me suis alors approchée de l'ancêtre, écume de la mer
au sommet de la vague.
Et je suis restée là à le regarder, à écouter ses souvenirs.
Son pauvre regard flânait dans le lointain. O son pauvre
regard, il léchait l'horizon.
Je n'ai rien entendu ; au fond du coquillage l'Océan restait muet.
J'ai cru savoir nager et guider un bateau ;
je n'étais pas marin et je me suis noyée.

III

Dressé sur son piédestal, un homme jurait, ses rêves
crachaient des soleils. Il buvait, buvait sans cesse,
et son amour se débattait au fond du verre, l'amour,
ce pauvre amour s'agrippait, glissa et disparut.
Il n'était pas marin, dans l'alcool s'est noyé.

L'homme s'est alors levé, s'est saoulé de musique,
et s'est mis à tourner.
Il tournait, le monde croulait à ses pieds, il tournait
... et je l'ai vu tomber.
Sur lui je me suis penchée... et ses yeux m'ont crié
Moi, j'étais un marin, mais je n'ai pas vécu.

Là se situe un événement important : la rencontre de l'adolescent et du musicien. Nous avions organisé un récital Jean-Marc Bouché, pianiste, 1er Prix du Conservatoire de Paris (fils d'une collègue de Caen). Entre les deux parties du programme, quelques poèmes dits par des élèves de 3e du C.E.G.

Sylvie récita « Automne de l'Amour » et « Etre Poète ». Ses poèmes, dits d'une voix claire, avec une émouvante simplicité, furent fort bien accueillis par le public.

La soirée s'était écoulée, nous parlions avec Jean-Marc Bouché, quelques élèves s'étaient attardés. Je reverrai toujours Sylvie, assise sur une chaise près de l'estrade, nous lisant « Le Naufragé ». Nous parlâmes d'illustration musicale ou de musique d'après le poème... Sylvie recopia le texte pour Jean-Marc Bouché et fit quelques annotations.

Quelques jours après ce concert elle apporta son poème : « Il pleut sur le Soleil ».

Chantal avait déjà donné : « Le musicien » et Gaël « Le pianiste ».

IL PLEUT SUR LE SOLEIL

(inspiré par « *Reflets dans l'eau* » *de Claude Debussy*)

La tête courbée sur son étoile ; ses doigts errent et frappent le clavier.
La tête lourde de brise au crépuscule, de fleurs au soleil levant, et d'amour près d'un lac, l'être paraît, cet être plein de vie, de clarté et ivre de musique.
O docile amoureuse qui chante sous la main!
O splendide musique qui vous prend à la gorge!
elle vous arrache, elle vous monte, elle vous tend comme des nuages.
Elle cogne, rebondit et s'apaise.

J'aime ce songe qui embaume ; il fleure la mousse, la rosée.

L'âme vibre, pleure sur l'oiseau et son nid ;
l'âme s'étend, s'étire sous la pluie.
L'esprit chute contre les étoiles,
L'esprit lutte contre la mer et le vent.
L'homme fait vivre sa passion.
Et l'autre reste là, l'œil vif et créateur.
Il pleut sur le soleil.

Nous fûmes invités à passer une soirée chez Mme Bouché, afin d'entendre la musique du « Naufragé ». Soirée de poésie, de musique, de chant à laquelle participèrent toute la famille Bouché ; M. Vibert, le professeur de 4e ; et 8 élèves de 3e, je crois.

Nous étions tous réunis dans le petit salon autour du piano à queue... Jean-Marc interpréta des œuvres de Bach, de Debussy, de Messiaen (les élèves avaient aimé Messiaen le jour du concert). Puis Mme Jacques Bouché chanta « Le Naufragé » sur une très belle mélodie, de facture moderne, que Jean-Marc avait composée. Les élèves lurent des poèmes ou des textes libres ; M. Jacques Bouché joua de la guitare... agréables moments d'amicale communication et de joie partagée. N'est-

ce pas Gaël, n'est-ce pas Philippe, Françoise, Christiane, et les autres? « Toute caresse, toute confiance se survivent ».

Sylvie écrivit sur son « Plan de Travail » :

« Je suis très heureuse de la soirée chez Jean-Marc Bouché. J'aime beaucoup la musique qu'il a créée ». Elle ajoute : « mais vous savez, ne vous inquiétez pas, je ne deviendrai pas orgueilleuse, je resterai moi-même ; il n'y a aucune raison car nous sommes tous semblables et nous devons rester simples. »

Quelques jours plus tard, elle reçut de Jean-Marc Bouché la partition du « Naufragé », avec une aimable dédicace.

Sylvie continua d'écrire, avec sérieux et confiance. En « Atelier de Dessin » elle peignait un grand panneau aux courbes harmonieuses, souvent seule, parfois aidée par une amie, Nicole. Des lignes et des couleurs bien nettes, évoquant un monde fantastique, un peu effrayant, s'ordonnant autour d'un personnage central à tête de soleil de flammes (photo page 10).

Bientôt elle nous donna « J'ai fracassé le Temps ». Ses camarades lui posèrent quelques questions ; mais nous sentions confusément que la discrétion s'imposait... Parfois le poète « agrafe les sommets des ailes » (René Char).

J'AI FRACASSE LE TEMPS

I

... Et ce chant qui traîne sur la voie...
et le soleil trop chaud et trop lourd casse les courbes de la brise,
et les ponts interrompent mon visage.
la cla - la cla - la cla... la clarinette.

Et les mouches collent à la glace,
et le temps s'évapore
et les nuages attendent.
La cla - la cla - la cla... la clarinette.

L'œil se consume de rêve,
et ma bouche barre le ciel de sa ligne imparfaite.
Les arbres ont des reflets mauves ce soir.

Et ce chant qui traîne sur la voie...

II

Je suis amoureuse d'un mot
Mes yeux ne parlent plus
ma bouche aime la tiédeur du jour.

Il portait sa guitare
comme on porte l'amour
Et je me suis mirée dans l'air de son temps

Les sons se fracassent dans l'encre de ma plume
mes mots tombent de plainte.

Et dans les bas quartiers,
Dans la charogne misérable,
il avait été fait.

Il était né ainsi,
entre une brève existence et le hurlement d'un chien qu'on abat.

Il avait vécu,
on l'avait accepté pour rien,
il n'était qu'un de plus...

Et la mort de son père chantait sur sa guitare
en répétant la couleur de mes mots :

«Crève, crève, mais crève misérable passion,
Tu nous auras donc tous, eux dans leurs bidonvilles
et moi dans ma terre pourrie!»

Et lui ne se taisait...
«J'ignore tout du cadavre,
mais ma guitare me donnera la plainte
qui monte de la tombe».

La vie ne serait point ratée
«J'ai un cœur pour vivre,
et des mains pour créer».

Il avait été créé par des mots
Et par des mots il ne serait plus.
Son pauvre corps est un mot,
je suis amoureuse de lui.

III

Derrière cet épais brouillard, le soleil pesait,
La pluie sur la glaise mouillait le bruit des pas,
Et le sang ne battrait plus,
le bois de sa guitare ferait l'habit de mort.

Et ce chant qui traîne sur la voie...
la cla - la cla - la cla... la clarinette...

Ce poème fut envoyé à Jean-Marc Bouché ; son frère Jacques composa une mélodie qu'il interprétait en s'accompagnant à la guitare... Ce fut à Douvres, cette fois que se passa une nouvelle soirée... La musique était belle et l'interprétation de qualité.

Sylvie, ce soir-là, nous récita « Ce n'est que plus tard » qu'elle venait de composer.

CE N'EST QUE PLUS TARD...

A l'ombre de ton corps,
les bras en croix
je me laisserais volontiers mourir.

Ou, les bras en croix, j'attendrais le petit jour,
car le nouvel amour paraît sur le printemps.

J'aime la couleur froide de tes mains,
J'aime ces yeux couleur du temps,
J'aime cette bouche qui me regarde.

Mais rien de tout cela ne m'appartient,
ni même ton ombre sur le mur ;
car ta ligne épouse les pierres.

Il y a si longtemps... si longtemps... qu'il faudrait
m'apprendre à pleurer ; car, vois-tu, je ne sais même plus
en quel coin de l'âme il faut être blessé pour sentir
la douleur se presser sur les tempes.

Est-il vraiment encore quelque larme du cœur,
le sang n'a-t-il pas desséché le doux rayon qui le pénétrait ?

Car je suis une enfant et tant de sentiments s'accaparent de l'être,
qu'il n'est même plus pensable de rêver sur soi-même.

Il est tant de merveilles ! L'amour pouvait bien hurler,
j'ignorais qu'il était encore possible d'être un corps.

Ce n'est que plus tard, oui ce n'est que plus tard ;
lasse et ivre de contempler cette même existence
j'apprendrai à aimer ;
car plus tard, oui plus tard, j'aurai le droit de posséder

Les bras en croix, j'apprendrai à pleurer.

Et c'est avec la pluie que nous vivons ;
La journée pâlit...
Et la brume d'un premier soleil chantait :

«N'a-t-on point de plus belle possession qu'une mère ?»

Oui,... j'ai une mère, et même son amour...
mais je voudrais épouser la silhouette sur la pierre,
me laisser porter par elle
comme tes yeux portent l'azur ;
et l'épouser comme ton corps épouse la terre sur le chemin.

Je suivrai le vol du corbeau, je te le promets,
je deviendrai mur, pour que ta ligne m'effleure ;

mais laisse-moi, laisse-moi devenir
l'ombre de tes pas.

Les bras en croix, je te le promets,
je serai chien qui se lie à son maître.

Et ce n'est que plus tard, ce n'est que plus tard
que l'on ose gémir,
mais gémir sur soi-même
en hurlant la douleur qui pèse sur les tempes.

Comme l'oiseau pèse sur l'air
la ligne pèse sur la pierre
et le chien sur les pas
mais ce n'est que plus tard...

La classe recevait toujours les poèmes de Sylvie, mais je sentais quelques réticences chez certains. L'approche du B.E.P.C., l'inquiétude des parents, les perspectives d'une séparation prochaine, une certaine idée de l'inutilité d'un travail créateur face aux «révisions» indispensables, causaient une certaine gêne et des silences parfois pénibles...

Peu d'élèves s'étaient dérangés pour notre dernière soirée... l'examen était trop proche... Sylvie tenait trop de place... La poésie aussi peut-être...

Sylvie écrivait sur son «plan de travail» :

«Comme le dit Marie-Jo (la Présidente de la Coopérative), j'ai l'impression que nous nous lassons ; mais de quoi?

Peut-être allez-vous trouver cela ridicule, mais à chaque fois que j'écris un poème, je me mets à pleurer en songeant que je devrai le lire et que peut-être mes camarades se lasseront de m'entendre. J'aimerais pouvoir disparaître durant un moment afin d'être totalement oubliée ; mais peut-être me trouvez-vous injuste envers mes camarades ; non, mais c'est une peur pour moi. J'ai peur de les ennuyer ; il ne faut pas leur parler de moi ni de mes poèmes ; ils se lassent et c'est normal.»

Je répondis : «Tu sais, Sylvie, nous n'avons pas le culte de la vedette. Tu n'en es pas une ; tu as atteint *simplement* un niveau de pensée et d'expression que beaucoup n'atteindront pas et qui te met en valeur. Mais je pense que tu nous a apporté à tous (à moi aussi) une richesse dont tu ne peux nous priver, dont nous ne voulons pas être privés. Tant pis si c'est *toi* ; cette richesse existe, nous la partageons...

Sylvie ne changea pas d'attitude ; elle eut pour soutien l'amitié de Madeleine qui écrivait, elle aussi, sur un registre différent, mais avec un certain bonheur :

ACCORDEZ-MOI L'HIVER

Madeleine

Accordez-moi l'hiver...

Et que la nuit ne meure pas entre mes doigts...
Et que la bête convulsionnaire se taise...
Et que mes paupières arrêtent le monde...

Accordez-moi l'hiver...

Que sa brume opaque où se noient mes rêves
m'entoure de ses chauds rayons
Et que mes mains attrapent le soleil
Le broient, le déchirent. Que ces rayons brûlants
Poussent leur dernier cri et laissent la pluie tomber

Accordez-moi l'hiver...
Laissez la pluie tomber...

Mais ne brûlez point la fleur étrange qui
chante en moi...

Accordez-moi l'hiver...

Un soir de Juin, quelques jeunes : mes enfants, des normaliens en stage, se rassemblèrent sous le préau...

Chants, guitare, disques... crêpes ! La chaude soirée invitait à la promenade... au sommet du clocher de Douvres qui domine la plaine et la mer.

Mme Galineau, inquiète, me téléphona vers 11 h. Je partis à leur recherche... Que la nuit était belle !...

Le lendemain, Sylvie passait son B.E.P.C. : oral de Sciences naturelles...

Dans l'après-midi, elle vint me voir et me remit son dernier poème en me disant qu'elle avait été grondée. Il porte en suscription : «Souvenir de la soirée du 18 Juin... »

SYLVIE
Jeudi 19 Juin 1969

... MAIS LE SOLEIL MOUILLAIT LES TOITS...

Tu es l'ange qui prie,
mais que l'on n'exauce point.

Si j'ai connu l'aube si claire,
c'est pour te voir partir.

C'était au midi que le soleil goutta,
C'était au midi que les ombres tournèrent ;

Mais m'a-t-on vu fléchir ?...

Par la moiteur des temps,
j'étais devenue vieille,
Trop vieille avec ce goût de sel et de moisissure.

La Foi faisait un linceul.

Jamais mon chemin n'atteindra ta prière!

Et la Vierge de plomb,
fera l'offrande de tes mains.

Les paumes terreuses
terniront les étoiles ;
Et la nuit sera profonde pour ceux qui s'aiment.

Le Christ de bois périra,
comme l'ange sur la croix.

La Bible sera poussière,
Judas sera Soleil...
... Mais le soleil mouillait les toits.

Et se taire, et pleurer en silence.

Ils n'aiment que la nuit,
J'étoufferai la nuit.

Ils n'aiment que le jour,
J'écraserai le jour

... Mais je manque de ciel ;
Et la chanson s'égare...

J'égorge le Poète
et massacre la rime ;
Il n'est que de parole.

Même l'heure ne suivra plus le jour.

Les mâts sifflèrent au loin,
Tu étais de retour.

La mère avait cessé de se plaindre,
La chatte ne miaulait plus.

Le père joignait les mains,
L'herbe sèche brûlait...

Et l'enfant de la rue,
avec sa main docile,
faisait une caresse.

Ton visage est trop pur,
Je ne suis que de terre.

Je n'appartiens qu'aux vastes horizons,
Alors que tout ton être
n'est que musique.

Et les badauds endimanchés,
t'auront vu revenir.

Tes doigts loin de mes doigts.
Ils se mêlaient autrefois,
Et martelaient ma nuit...

... Mais le soleil mouillait les toits...

Sylvie revint après l'examen ; elle prit en charge, avec Madeleine, l'achèvement du Journal scolaire et la tâche fut menée à bien, avec le désir de vivre pleinement ces dernières heures de travail et d'amitié. En septembre, elle rentrera au Lycée, en seconde A. Je lui souhaite de trouver l'accueil dont elle a besoin... Mais personne « ne pourra jamais rien contre ce chant qui est en elle et qui s'échappe par sa bouche » (d'après R. G. Cadou).

Sylvie ne me semble pas un « cas » exceptionnel. C'est une élève moyenne, possédant des dons artistiques et une sensibilité poétique qui ont pu s'exprimer dans le climat de liberté de notre classe de 3e. Je lui sais gré de sa simplicité et de sa modestie ; chacun a pu apprécier et respecter ses exigences personnelles et sa distinction naturelle.

Je referme maintenent le classeur qu'elle m'a confié ; un classeur recouvert d'un papier à carreaux bleus et blancs et orné de ses initiales en lettres découpées... Elle le conservera précieusement en souvenir d'une année heureuse.

P. QUEROMAIN
C.E.G. Douvres la Délivrande
Pédagogie Freinet
Juillet 1969

Sylvie est au lycée, en 2e. Elle disserte sans enthousiasme sur Rabelais, sur du Bellay et ainsi de suite. Elle récolte plus de mauvaises notes que de bonnes (ou plutôt de mauvaises lettres, car on a inventé les lettres...) mais elle continue à écrire des poèmes qu'elle ne montre pas à son professeur, mais qu'elle m'apporte et qu'elle lit à quelques camarades...

Voici l'un des derniers :

ON NE PEUT VIVRE PAR DES MOTS

Il est des gens qui ne savent pas écrire
ou qui ne savent plus penser.

Il est possible d'écrire ce que l'on pense
il est facile d'appuyer ses pensées sur des mots.
Mais ce que l'on ne peut faire, c'est révéler
par l'écriture, l'ampleur et la splendeur de ce qui
vous fait frémir et hurler.

Un verbe est trop petit et trop faible pour
gémir sous l'amour.
La parole est trop brève et trop réelle,
pour le calme immense de l'exil où l'on s'enivre.
Il n'est pas plus possible de peindre ce qu'un
regard pénètre.
On ne peut dire les nuances que procure le
soleil à la voûte du ciel.

On ne peut faire éclater la foudre avec
sa lumière, par la parole.

L'être ne peut reproduire ce qu'il voit, même avec naïveté.
Il faut être aveuglé par peu de chose
et les mots ne peuvent le dire.
L'Expression n'est alors possible que dans la lutte
contre le réel, car la beauté posséde ce quelque chose
d'inaccessible, que l'être ne peut saisir qu'avec
la sensibilité de l'âme.

Pour observer et s'éblouir, il est nécessaire de posséder
la fraîcheur de l'enfant qui découvre et pense,
pense... sans pouvoir écrire.

Et je le dis avec amour, la poésie n'appartient
qu'à l'imagination de l'être.

Et l'enfant peut dire avec fierté :
«J'ai encore beaucoup, beaucoup trop à apprendre,
mais ce que j'ai acquis par moi-même :

m'éveiller, m'éblouir et rêver devant peu,
l'adulte ne sait plus le faire, car il connaît trop...»

Ce que j'aime le plus en l'homme, c'est de vouloir
l'inaccessible et de s'élever vers l'abstrait.

Je marcherai donc jusqu'à l'absence,
car le silence de la solitude
et de la création,
fait partie de cela.

Sylvie Galinieau

Je te parlerai....

Je te parlerai par mon sourire
Par un regard je te parlerai,
Je te parlerai plein de silence

Et si les soleils s'évadent de ma bouche
Je te parlerai du bonheur qu'une fleur
t'a donné.
Je te traduirai le ciel et la mer
les mouvements de la bise
Et l'éclat de ton existence.

Si nous ne t'avons pas donné
La réalité de l'Amour.
C'est pour que tu la découvres
Avec toutes les fleurs qui éclosent
Dans le jardin d'une existence,
Par un ciel de vent et de brume.

thèmes des textes libre

ordre d'apparition des thèmes (R). réflexion pure ⊗. texte élu	X 7				XI 4			XII 2			I 6
1 voyage . promenade	x x		x x	x	x		x				
2 lieu aimé	x	x	⊗ x	x	x x		x	x x x	x		
3 apprentissage . essais	⊗	x	x	x	x	x x	⊗			x	
4 surprise	x	x				x					
5 peur (inquiétude) . courage	x					x x				x x x	⊗
6 aventures personnelles		x	x	⊗		x x		x	x		
7 animal		x x x x		x x x x	x x x	⊗ x x	x	⊗ x x	x	x x x	
8 fêtes		x							x		x
9 la nature et l'univers		x	x x x		⊗ x			x	x x x	x x x x	x
10 le souvenir (R)		x									
11 sport . jeu			x	x	x		x	x	⊗		
12 personnages (vus ou créés)		⊗	x					x x		x	x
13 pêche . cueillette			x		x	x x					
14 farce			x								
15 l'école			x			x		x x			
16 hostilité				x							
17 conte et rêve				x					x		
18 défauts caractériels					x						
19 la misère humaine						x	x		x		
20 la famille						x x				x	
21 objets						x		x		x ⊗	
22 le travail (R). le chômage (R)							x				
23 regret . nostalgie							x x				
24 désir . déception								x			
25 scènes de la rue								x	x		
26 la mort (R) la vie (R)								x			
27 santé - maladie									x		
28 incendie . inondation										x	
29 vitesse . accidents										x	x x
30 les jeunes											
31 racisme (R)											
32 l'aventure spatiale											
33 la guerre (R)											
34 la solidarité (R)											
35 l'amitié . l'amour											
36 l'argent (R)											
37 la politique (R)											
38 le progrès (R) la science (R)											
totaux	6	12	14	11	12	17	9	17	12	17	6
dont poèmes	1	2	4	4	3	7	3	8	8	7	2

s dans une 5ème (1968.69) voir Commentaires p.24

13	20	27	II 3	17	III 3	24	IV 14	21	28	V 12	19	27	VI 2	9	16	totaux
														x	x	9
		x	x	x x		x		⊗ x					x x x			22
		x x	x x	x x		x		x x	x	x		x x		⊗		23
x x																5
		x							x			x	x			11
	x				x			x x	x	x						13
x	x ⊗		x x	x x				x	x	x x x	x x x		x x			38
x x	x	x	x													8
x x x	x x x	x x	x x	x x x	x	x x			x	x	x x		x x	x x	x	41
																1
⊗		x		x x		x x x x x				x	x				x	18
x		x	x	x x		x x x	⊗		⊗ x	x x x	⊗ x		x x	x x	x x x	29
																4
				x												2
																4
x																2
	x			x	x	⊗	x x			x	x		⊗ x	x x x		15
x	x x										x					5
x																4
				x			x x			⊗						7
									x	x		x				7
			x	⊗ x												4
			⊗											x		4
		⊗ x		x x	x x x							⊗ x x	x		⊗	13
	x								x				x			5
x					⊗				x x							5
				x				R								3
	x															2
	x x x		x													7
		x														1
			x													2
			x													1
				x												1
				x												1
						x								x		2
							x									1
											x					1
													+ x			2
15	15	12	14	23	7	14	6	8	11	13	11	7	16	11	7	
3	5	4	5	8	5	1	3	1	5	4				2		

TABLEAU THEMATIQUE DES TEXTES LIBRES

EN CLASSE DE 5eme

La somme des textes écrits est supérieure à ce que présente le tableau. Je n'ai pas enregistré les albums, les lettres aux correspondants, les fiches de lecture, les textes de conférences, les comptes rendus d'enquêtes, et les textes que les auteurs ont refusé de lire. Pour établir le tableau je n'ai utilisé que les listes des textes lus, établies à chaque séance.

Il m'a paru intéressant de constituer ce tableau pour me rendre mieux compte des divers thèmes traités par mes élèves de 5e, que j'avais eus en 6e.

38 thèmes ont sollicité les intérêts de la classe. Un thème comme celui de l'aventure spatiale (Appolo 8) n'a tenté qu'un élève, encore l'auteur a-t-il manqué d'enthousiasme, dénonçant ces dépenses qu'il estime inutiles ; sont-ils blasés ?

Cette représentation met en évidence la volonté de changement, celle d'élargir le champ d'investigation. Certains thèmes sont favoris : les bêtes, les exploits personnels, les personnages (créés ou côtoyés), les descriptions de lieux, la nature et l'univers cosmique (principalement dans les poèmes), les contes. Les thèmes de réflexion (onze) sont abordés 17 fois par 7 élèves ; ils apparaissent, dans l'ensemble, tardivement. Ce fait me semble lié aux facteurs suivants : la vie personnelle n'offre plus assez d'intérêt quand l'enfant traite un tel thème, les esprits ont mûri, des leaders ont ouvert la voie.

Des élèves reprennent plusieurs fois le même thème — ils n'ont pas tout dit, ou ils s'essaient à une autre manière, ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils seront maîtres de leur idée ; ces reprises se font à intervalles très variés. Un thème n'a parfois d'écho que quelques semaines plus tard, quand un autre auteur le reprend à son compte, sans toujours mieux le traiter.

R. VERNET - 83 - LA VALETTE

La directrice de la publication : E. FREINET © Institut Coopératif de l'Ecole Moderne
06 - Cannes — Printed in France by Imprimerie CEL — Cannes — Dépôt légal :
3e trimestre 1970 — N° d'édition 255 — N° d'imp. 1562 — Prix du numéro simple 1,50 F